

Nicolas Bauche
15 mai 2005

Shizo (Guka Omarova)

Un paysage aux allures de *no man's land* où quelques maisons çà et là viennent rappeler que la nature n'a pas encore tout à fait repris ses droits. Des poteaux télégraphiques qui lézardent des plaines inhabitées. Une route goudronnée au milieu de nulle part. Pour son premier film, Guka Omarova, 37 ans, pose sa caméra au milieu des steppes du Kazakhstan, une république en proie aux aléas du capitalisme. Mais, loin des constats sociaux et du misérabilisme de circonstance, « Shizo » déjoue les pièges des premiers films empreints de maladresse ou des promesses de talent jamais tenues. La réalisatrice suit un adolescent dont le surnom, Shizo (diminutif de schizophrène en français) révèle l'étrangeté psychologique. Le jeune héros (Olzhas Nusupbaev) semble observer le monde avec indifférence et désintérêt. Son visage ne laisse rien percer de ses émotions.

Rabatteur pour des combats illégaux de boxe, il évolue aux côtés du petit ami de sa mère, un homme rude faisant peu de cas des sentiments. Sa vie prend pourtant une autre tournure lorsqu'un des boxeurs recrutés meurt des suites d'un KO. Dans un dernier souffle, le jeune homme fait promettre à Shizo de remettre de l'argent à une femme. Il tient promesse et tombe amoureux d'elle.

Sélectionné à la dernière Quinzaine des réalisateurs, « Shizo » détonne par son minimalisme psychologique et sa réalisation maîtrisée. Tout en plans larges et rapprochés, le film saisit, tour à tour, les images d'un pays à la nature indomptée et le corps du jeune protagoniste. Les intrigues mafieuses et l'univers de la boxe sont autant de pistes laissées au second plan : « Shizo » est avant tout le portrait d'un adolescent buté et sauvage dont le parcours initiatique sert de fil rouge au film. Guka Omarova réussit un tour de force aussi rare que précieux au cinéma : saisir l'adolescence dans ce qu'elle a de plus fugace. On se délecte alors de son sens inouï du cadrage, de son économie narrative où la rareté du verbe ne sombre jamais dans l'abscons. En peu d'effets, elle installe un climat pénétrant. La réussite du film tient probablement à son sens de l'ellipse et à son refus des clichés. La réalisatrice bannit la mièvrerie des atermoiements adolescents et la violence des malfrats. On sort du film surpris par la découverte d'un auteur, on pense à « Une vie indépendante » du russe Vitali Kanevski. Et on remercie le Kazakhstan de nous pourvoir en pareilles découvertes cinématographiques.

Critique : Nicolas Bauche